

PIERRE LOTI / ALAIN QUELLA-VILLÉGER

Les Désenchantées, la face cachée d'un best-seller

Lorsque le capitaine de frégate Julien Viaud est affecté à Constantinople en avril 1904, il est accueilli comme un prince non pour ses exploits maritimes mais pour l'immense prestige dont il jouit sous le nom de Pierre Loti. L'auteur d'*Aziyadé* est lu, depuis longtemps, par la haute société ; il est admiré, adulé – et invité plus souvent que l'ambassadeur de France. Turcophile dans un milieu francophile, il est fêté, courtisé. Pas étonnant si un jour il reçoit la curieuse

invitation de trois jeunes admiratrices. Au péril de leur vie mais sans quitter leur voile, elles le verront dans le plus grand secret pour lui raconter la condition faite aux femmes en terre d'Islam. Point de départ romanesque d'une histoire à rebondissements qui donnera un roman à succès, *Les Désenchantées* (1906), et des événements encore plus romanesques. Avec pour ingrédients le secret, la religion, le féminisme, la politique, la diplomatie, l'amour, la littérature et les soubresauts du hasard, le tout sur un rythme palpitant car le destin de ces trois femmes est vraiment extraordinaire. Des « évadées du harem » dont Alain Quella-Villéger raconte l'histoire avec brio.

L'Actualité. – Pourquoi écrire un roman et pas un livre d'histoire stricto sensu ?

Alain Quella-Villéger. – Ce n'est pas un roman, mais un récit absolument authentique ! Je voulais mener une enquête d'historien, avec toute la méthode nécessaire, mais produire une narration vivante, nourrie de dialogues – tous rapportés par les acteurs et témoins, jamais inventés. Bref, que cela puisse se lire *comme un roman* parce que cette histoire est romanesque en soi, mais jamais au détriment de la rigueur scientifique.

Le 30 avril 1904, Pierre Loti entre Zennour et Nouryé, deux « désenchantées ». La troisième, complice qui prend la photo, se fait appeler Leyla. Il s'agit de Marie Lera, dont le nom de plume est Marc Hélys. Coll. part.



Quelles ont été les demandes des éditeurs intéressés par le sujet ?

Évidemment, ils voulaient un roman ! Ce que j'ai toujours refusé – même si j'en ai écrit deux, par ailleurs ; je ne refuse donc pas le genre. J'ai toutefois, au cours des années, fait évoluer mon travail d'une forme universitaire vers un récit scénarisé, avec même des intertitres fort journalistiques à la demande de mon éditeur, mais toujours au centre un réel souci – et plaisir – d'écriture.

Est-ce un portrait réaliste de la haute société turque et de ses relations avec l'Europe ?

Oui, bien sûr. La question pourrait être : est-ce que le féminisme né dans une élite parfois aristocratique est révélateur des mutations profondes de la société ottomane, voire musulmane en général ? Question qui ne manque pas d'actualité... Quant aux liens unissant la Turquie à l'Europe, ils sont fort anciens, séculaires, en effet.

Tout ce que vous avez écrit est-il vérifiable ?

Évidemment ! Si je dis qu'il fait beau tel jour, c'est que la presse locale m'a donné la météo. Si je fais penser une des femmes, c'est que je m'appuie sur des écrits intimes. Quand on a une affaire pareille à raconter, aux allures de "polar", des décors comme le Bosphore ou Venise, des gens comme Pierre Loti ou Rodin, leur vérité vaut toutes les fictions. La légitimité de ce livre est donc nourrie d'archives inédites, privées ou publiques (dont celles des Affaires étrangères), ou turques – que je recense, bien sûr, en fin de volume.

Quand vous évoquez le contexte dans lequel évoluent ces femmes, quelle est la part d'invention ?

Pour rendre intelligible cette histoire si romanesque, il fallait mettre en lumière un contexte culturel mal connu du grand public (les enjeux, notamment politiques) et faire vivre les débats qui agitaient alors la société turque. Si parfois il faut travailler dans les silences, dans l'interstice – la censure muselait la presse, le régime d'Abdül-Hamid étant plus qu'autoritaire –, il n'était pour autant pas question d'inventer...

Recueilli par Jean-Luc Terradillos

Évadées du harem. Affaire d'État et féminisme à Constantinople (1906), d'Alain Quella-Villéger, André Versaille éditeur, 248 p., cahier icono, 22,90 €

Maîtres-orfèvres parthenaisiens

Le musée Georges-Turpin présente jusqu'au 18 mars une exposition consacrée aux orfèvres de Parthenay, établis en jurande en 1725 pour contrôler la qualité du travail. Une cafetière du milieu des années 1760 se remarque à côté de la production courante du XVIII^e siècle, essentiellement constituée de couverts, timbales et tastevins. Sa forme très classique ne doit pas faire oublier que bien rares étaient ceux assez fortunés pour acquérir ce type de pièce, sachant qu'à sa mort en 1793 un personnage comme le sieur de La Touillière, bien qu'avocat ducal, ne possédait pas plus d'une cuillère à café. Au même moment un député de la Convention

en a huit, mais pas de cafetière d'argent. À côté des dynasties locales des Biget et des Racomet se distingue Jean-Élie Bernard, originaire de Metz, qui épouse en 1731 Anne Marion, fille d'un orfèvre de Parthenay. Des recherches documentaires exemplaires, présentées dans un catalogue aussi remarquable que peu onéreux, ont permis de lui rendre nombre de pièces poinçonnées IB – certaines protégées au titre des Monuments historiques – qui étaient jusqu'ici attribuées à un certain Boutin. Or ce dernier n'a jamais existé : il est né d'une erreur d'écriture du nom de Coutin, orfèvre bien connu par ailleurs.

Grégory Vouhé